

Pour Anne Emery-Torracinta, des tsars au Rwanda, la résistance à l'oppression

Le livre qui m'a marqué 2/6

Série d'été
Historienne, Anne Emery-Torracinta s'intéresse à la question de la passivité ou de la révolte face à l'injustice.

«J'ai choisi «Notre Dame du Nil.» La conseillère d'État responsable de l'Instruction publique n'hésite pas lorsqu'on lui demande le livre qui l'a marquée. Ce roman de la Franco-Rwandaise Scholastique Mukasonga a été récompensé par le Prix Renaudot et le Prix Ahmadou-Kourouma en 2012. «Magni-

fièrement écrit, sans pathos, il relate l'histoire de deux adolescentes tutsies envoyées dans un internat catholique essentiellement prisé par l'élite hutue. L'action se déroule en 1973, vingt ans avant le génocide. La force du livre est de montrer comment tout se met en place: le début de la séparation raciale, le conditionnement des esprits, la montée de la haine. Comme pour le génocide des juifs, on déshumanise et dénigre toute une population en l'apparentant à des cancrelats.»

Anne Emery-Torracinta rappelle qu'avant d'être conseillère d'État, elle enseignait l'histoire au collège et à l'école de commerce. «La question du génocide a traversé mon enseignement. Comment en arrive-t-on à tuer son voisin? J'ai abordé ce thème en classe

Scholastique Mukasonga
 Notre-Dame du Nil



déjà dans les mois qui ont suivi le génocide rwandais. La Suisse avait beaucoup de liens avec le Rwanda: le président qui a fait la promotion du génocide avait, comme conseiller personnel, un économiste suisse; un des évêques du Rwanda était Suisse... Bref, cela nous touchait de près.»

«La passivité des gens m'a toujours interpellée, poursuit la magistrate. Dans cet internat, il y a deux ou trois élèves tutsis, deux ou trois meneurs hutus, et une grande masse d'élèves qui ne dit pas grand-chose. L'Église est aussi passive. Le prêtre de l'école tient même un discours anti-Tutsis. Cela interroge la notion de complicité. Dans le livre, l'une des deux héroïnes tutsies meurt. L'autre survit, sauvée par une Hutue. Cette idée que l'on

peut lutter contre la passivité me plaît. Peut-être ne peut-on pas empêcher un génocide, mais on peut sauver quelqu'un. Cela résonne aussi en moi, car j'ai toujours été interpellée par le rôle de la Suisse durant la Seconde Guerre mondiale. Pourquoi n'a-t-on pas accueilli plus de juifs? Ces questions sont toujours d'actualité.»

Anne Emery-Torracinta cite un second ouvrage, «L'homme de Kiev», de l'Américain Bernard Malamud («The Fixer», 1966, Prix Pulitzer en 1967). L'action, inspirée de faits réels, se déroule au début du XX^e siècle en Ukraine, dans l'Empire des tsars. «Un juif, Yakov Bok, est accusé d'un crime de sang à tort. On essaie de lui faire avouer le meurtre d'un enfant

chrétien. Il résiste, malgré la prison et les tortures. Et cela le libère intérieurement. J'ai trouvé cela fascinant, ce livre m'a beaucoup marquée par la force intérieure d'un homme a priori brisé.»

La magistrate tisse un lien entre les deux livres, «des personnages dont la responsabilité individuelle les conduit à dire non et à résister à l'oppression». Si elle regrette d'avoir beaucoup moins de temps à consacrer à la lecture depuis qu'elle est au Conseil d'État, Anne Emery-Torracinta a prévu de lire au moins un ouvrage cet été: «Le Lambeau», récit de la reconstruction de Philippe Lançon, grièvement blessé lors de l'attaque de «Charlie Hebdo» à Paris le 7 janvier 2015. **Sophie Davaris**